

## DÉFICIT

Le déficit de cette année est de \$1,460,000, ainsi que l'a dit l'honorable M. Cartwright, dans la séance de la Chambre des Communes du 23 février dernier.

L'honorable ministre dit aussi qu'il a basé ses estimés sur la supposition que nous aurons une bonne récolte l'an prochain. De sorte que si la récolte de l'automne prochain n'est pas selon les espérances de monsieur le ministre, nous sommes menacés d'un quatrième déficit dans les finances de la Puissance.

Nous espérons avec l'honorable ministre, que dans son prochain discours du trône, lord Dufferin se trouvera encore dans l'heureuse nécessité de rendre grâce à la divine Providence pour l'abondante récolte qu'elle aura accordée à la puissance du Canada. Le déficit sera ainsi évité. Ce sont nos vœux.

FABIEN VANASSE.

## La troupe dramatique française de Mlle Newcomb

Pour une troupe dramatique française, ayons que c'est une troupe dramatique française-canadienne accomplie. Seulement, la direction laisse quelque chose à désirer. Après avoir sollicité une souscription populaire de trois piastres, donnant droit à dix fauteuils, et avoir attendu que tous les coupons fussent distribués, ce modèle des directions a annoncé tout à coup que ces coupons ne qualifiaient qu'à des sièges de seconde classe, et qu'il fallait payer un montant additionnel pour occuper les premières places.

Ce n'est pas tout. Le même fauteuil que vous aviez choisi chez Prince avait été vendu à une et même deux autres personnes, et, lorsque vous vous présentiez, sur la foi de votre billet, pour procéder à votre installation, vous trouviez devant vous un premier occupant, qui invoquait la prise de possession, et, derrière vous, un prétendant au même fauteuil.

Cela est très-désagréable pour les porteurs de billets, mais cela rapporte beaucoup d'argent à la direction.

Nous avons cherché dans le dictionnaire les mots qualificatifs de cette habileté, et nous en avons trouvé trois que nous donnons dans leur ordre alphabétique : duperie, escroquerie, fourberie. Si le résultat de notre recherche philologique est erroné, que messieurs les directeurs le démontrent.

Nous ne demandons pas mieux que de croire à leurs honorables intentions.

Quant aux représentations, dont le nombre annoncé de dix a été réduit, toujours d'après le même procédé, au nombre de cinq, il n'y a que du bien à en dire. La mère pourra conduire sa fille à un pareil spectacle, et le pasteur en recommander la fréquentation à ses ouailles : rien ne fut jamais plus propre à guérir pour toujours de l'amour désordonné du théâtre.

A.-B. LONGPRÉ.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, le 5 février 1878.

Monsieur le Rédacteur,

Hier, je me trouvais par hasard sur le steamboat qui va habituellement de New-York à Staten-Island, et, quoique la société fut des mieux composées, je me demandais déjà à quoi j'allais occuper mes instants.

En cette saison désagréable, il serait fastidieux de songer à jeter un regard distrait sur le paysage : il y a vraiment trop d'effets de neige ; c'est presque une nature morte.

Que faire, cependant—fumer ?... j'ai le tabac en horreur. Lire un journal ?... la question d'Orient m'irrite.

Au moment où j'allais exercer ma mâchoire à un bâillement formidable, un vieillard, coiffé d'un chapeau à la quaker, au-dessous duquel brillaient deux yeux sataniques, réveilla dans mon esprit un vague souvenir.

C'était clair, j'avais vu cet homme quelque part ; instinctivement, je sentis que cet étrange personnage allait me sauver du spleen, et, néanmoins, j'en avais peur. Au moment où je l'aperçus, il était penché sur la mer et semblait l'interroger jusque dans ses abîmes.

Comme s'il avait voulu lui tâter le pouls, il en comptait les pulsations, un chronomètre à la main.

—Enchanté de vous voir, Sir Handsome, lui dis-je en le reconnaissant tout à fait ; j'allais mourir d'ennui sans vous, et, si vous voulez me rendre la gaieté, racontez-moi donc ce que vous voyez de si curieux dans le domaine aquatique.

—Ne me faites pas tromper, ce serait un crime de lèse-science.

—Mais enfin que comptez-vous ? répliquai-je.

—Des vagues.

—C'est vague.

—C'est possible, mais j'en compte... tenez, continua le vieillard obstiné, j'en suis à ma vingt-et-unième.

—Raison de plus pour vous arrêter ; voyons, mon brave, finissez-en.

—Vingt-deux, s'écria-t-il avec transport, vingt-deux vagues dans une minute, c'est-à-dire vingt-deux pulsations que la science utilisera au nom du progrès.

—Comment, vous, une intelligence supérieure, vous donnez là-dedans ?

—Vous ne savez donc pas que je suis inventeur d'un bateau modèle dont les vagues sont les seules forces motrices ?

—Je l'ignorais complètement, Sir Handsome.

—Cela ne m'étonne pas !

—Mais, lui dis-je, ne prenant pas garde à sa mauvaise humeur, comment nommez-vous ce bateau ?

—Un *Wacc-steam*, ou, si vous aimez mieux, la *vague motrice*.

—Superbe, *splendid*, m'écriai-je ; je m'étais toujours douté que vous étiez un homme de génie.

—Pas positivement de génie, mais simplement d'un grand talent, répartit cet homme modeste.

—Le Congrès vous votera des remerciements.

—J'espère autre chose.

—Qui donc pourra payer une découverte si utile à l'humanité ?

—Le *dieu-dollar*, me répondit-il avec majesté.

—Le *dieu-dollar*, fis-je, connais pas !

—Il y a bien autre chose encore que vous ignorez !

—Merci !

—Il n'y a pas de quoi !

—Mais enfin expliquez-moi ce que vous entendez par *dieu-dollar* ?

Le vieillard se recueillit.

—Avez-vous passé par le Broadway aujourd'hui ? me dit-il en me regardant fixement.

—Certainement.

—Cette foule qui montait à City-Hall comme la mer monte à la grève, savez-vous où elle allait ?... elle obéissait à son maître, au *dieu-dollar*.

—En êtes-vous bien sûr !

—Je ne vous croyais pas si naïf, me dit le bonhomme avec colère ; est-ce que tout ce qui s'agit autour de nous n'est pas soumis à ses lois—vous-même... ?

—Pour moi, interrompis-je en souriant, je n'ai rien à faire avec votre dieu, je ne suis pas un des siens, car je suis pauvre comme Job.

—Je fais une exception pour vous, soit.

—Il faut en faire aussi pour ceux dont la vie est un exemple de charité. Quoique vous en disiez, il y a de braves cœurs dans cette ville que vous calomniez ; sans eux, le pauvre et l'orphelin seraient bien à plaindre. Ignorez-vous donc qu'il y a à New-York 450 églises ? Est-ce que tous leurs fidèles n'ont pas un Dieu qui est le contraire du vôtre ?

—Tout ce que vous me dites là m'infirme en rien mon raisonnement, dit l'irascible vieillard ; ce sont d'honorables exceptions, et l'exception confirme la règle. Je sais, continua-t-il, qu'il y a des gens de bien qui posent pour la vertu ; des millionnaires philanthropes qui ont consacré leurs fortunes à des œuvres charitables. Cela fait bien dans un tableau, et je m'incline devant leur générosité ; mais, malgré ces quelques gouttes, l'humanité, croyez-moi, n'en est pas moins assoiffée d'or, et c'est devant le *dieu-dollar* qu'elle va se prosterner.

—Toujours votre dieu insipide, lui dis-je.

—Oui, oui, toujours lui, poursuivit-il avec fureur ; pour lui, l'avocat aiguise sa phrase et le médecin son bistouri ; pour lui, le Juif ouvre sa boutique et le banquier sa caisse ; pour lui, la vertu succombe et le vice s'en fait un piédestal ; pour ce dieu, aussi dur que son métal, le criminel prépare son guet-apens et le bourgeois sa potence.

—Cette ville, qui se perd là-bas dans la brume, continua-t-il en étendant le bras à l'horizon, vous en dira plus que moi ; interrogez-la de plus près et vous serez épouvanté des ravages du *dieu-dollar*.

La terre était proche ; déjà l'on voyait le port. Je ne voulais pas quitter le bonhomme sans le pousser à bout une dernière fois.

—Sir Handsome, lui dis-je, voilà une demi-heure que vous me parlez du *dieu-dollar*, cela me donne envie de le voir : où loge-t-il ?

—Dans Wall Street.

—Diable, c'est un grand seigneur ; et que mange-t-il ?

—Des greenbacks (1).

—Fichtre, il se nourrit bien ; mais cela doit l'altérer, ce cher dieu ; il faut que vous me disiez aussi ce qu'il boit !

Le vieillard alors se pencha à mon oreille et me dit d'une voix sépulcrale :

—Le *dieu-dollar* se repait des larmes et du sang de l'humanité !

Après ces paroles qui me glacèrent le sang, cet homme étrange se perdit dans la foule ; je ne le revis plus.

Nous étions arrivés à Staten Island.

(1) Papier monnaie.

ANTHONY RALPH.

## Duel entre M. Rouher, le chef des bonapartistes, et M. Gambetta, le chef des républicains

C'est dans la nuit du 2 décembre qu'a eu lieu ce duel ou cette discussion dans l'Assemblée Nationale. Commencée la veille à propos de la candidature officielle, elle s'est continuée le lendemain jusqu'à la nuit, prenant les proportions d'un vaste procès. Nous prenons le récit au moment où M. Rouher se lève pour répondre à une charge terrible de M. Gambetta contre l'Empire. Le fougueux tribun avait dit en terminant :

Je parlais de la candidature officielle qui se produisait au bruit du canon après le 2 décembre ; qui se produisait au lendemain de la guerre d'Italie, de la guerre du Mexique ; de cette candidature officielle dont j'ai vu les fruits, car il y avait, dans cette majorité asservie du Palais-Bourbon, de braves gens qui, nommés sous l'influence des préfets et des agents de M. Rouher, osaient avoir un sentiment patriotique quand ils étaient sur les canapés de la salle des Conférences, mais qui, sur leurs sièges, en séance, votaient, la mort dans l'âme, la guerre du Mexique, et s'associaient à la politique des trois tronçons. (Vifs applaudissements à gauche et au centre.) Voilà la candidature officielle à laquelle je faisais allusion.

Je disais : Voyez, messieurs, il ne s'agit ici ni de M. Veillet, ni de M. La Roche-foucauld-Bisaccia ; il s'agit d'un système qui corrompt jusqu'aux sources de l'énergie nationale et de la liberté des gouvernements ; il s'agit d'un système dont vous avez expérimenté les fruits amers. Et, quand je vous entendais parler de l'Europe, je me disais que c'était ce système qui avait perdu la France et isolé mon pays. (Acclamations et bravos répétés à gauche et au centre.—Un grand nombre de membres se lèvent en applaudissant, et quittent leurs places pour venir féliciter l'orateur de retour à son banc.)

M. ROUCHER. Ah ! vous venez maintenant, après avoir formulé des paroles qui circonvenaient les deux points d'arrêt, de remonter jusqu'au passé et à l'Empire !

*A gauche.* Oui ! oui !

M. ROUCHER. Et vous revendiquez les responsabilités contre lui !

*A gauche.* Oui ! oui !

M. ROUCHER. Est-ce que vous croyez que vous me ferez reculer devant sa défense ?

(Exclamation à gauche.)

M. LE PRÉSIDENT. N'interrompez pas, messieurs.

M. ROUCHER. Appelez-moi vice-empereur ! Rendez-moi responsable de tous les événements, discutez-les avec passion et acrimonie, je suis prêt à vous répondre.

M. GAMBETTA. Ce n'est pas la passion qui m'a fait parler, c'est la douleur que me causait l'écrasement de la France.

M. ROUCHER. Vous êtes encore un enfant du barreau, et vous ne connaissez aucune des questions que vous venez de discuter. (Exclamations à gauche.—Très-bien ! très-bien ! à droite.)

Sous l'Empire, le Corps législatif avait son indépendance et son droit de juger. (Vives protestations à gauche.)

*Plusieurs membres à gauche.* Ah ! par exemple ! C'est de l'impudence !

M. ROUCHER. Vous pouvez nier, vous pouvez vous livrer à ces critiques faciles auxquelles on s'exerce dans les couloirs ou aux tribunes des journalistes... (Murmures à gauche) mais moi j'étais sur les lieux, j'étais sur le théâtre, j'écoutais, je discutais.

M. BERLET. Expliquez-nous la théorie des trois tronçons. (Exclamations à droite.—Laissez parler !)

M. ROUCHER. Je combattais ; je ne rencontrais pas au Corps législatif des oppositions bruyantes et passionnées...

M. BAMBERGER. Pour de bons motifs !

M. ROUCHER... Mais je rencontrais le contrôle et la surveillance continue (rires ironiques à gauche et au centre), et il ne s'écoulait pas de jour que je n'eusse à plaider, à transiger, à chercher à convaincre des hommes loyaux et indépendants, que le suffrage universel avait nommés. (Exclamations à gauche.—Très-bien ! à droite.)

Ah ! vous me parlez des actes de l'Empire.

Est-ce que vous ignorez que la guerre de 1870 a été l'œuvre des oppositions ! (Bruyantes réclamations et rires à gauche et au centre.)

M. BERLET. C'est sans doute l'opposition qui a déclaré la guerre !

M. LE PRÉSIDENT. Veuillez écouter.

M. ROUCHER. Est-ce que vous ignorez que la guerre a été causée et par les oppositions et par le journalisme ! (Rires à gauche et au centre.)

Vous avez nommé récemment un de vos héros, l'honorable M. Emile de Girardin ; lisez les colonnes de son journal, il a été le grand promoteur de la guerre de 1870, qui nous causait à nous une désolation profonde. (Exclamations et nouveaux rires à gauche.—Applaudissements à droite.)

Oui, j'y étais ; j'ai pu dire : *Quorum pars minima fui*.

Eh bien ! que disions-nous alors, en face de ce qui était une incontestable atteinte à l'indépendance de la France, alors qu'on plaçait sur la frontière d'Espagne un adversaire ou un rival ?

M. BERLET. Vous disiez que vous étiez prêts !

M. ROUCHER. Je n'hésite pas à vous dire que vous vous trompez du tout au tout.

*Un membre.* C'est au *Journal officiel*.

M. ROUCHER. Je suis prêt à suspendre mes explications et à vous permettre toutes les recherches que vous désirez faire dans les colonnes du *Journal officiel*.

Quand j'étais président du Sénat, à cette époque, on m'a dit : Oui, c'est la guerre. Et j'ai répondu : C'est déplorable !—On a ajouté : Nous sommes prêts, nous sommes absolument prêts !—Et j'ai répondu encore : Cela ne me console point !

Mais ces paroles ne m'ont point empêché, le jour où la guerre a été déclarée, de m'associer au sentiment de patriotisme, aux espérances de victoire qui agitaient tous les cœurs, parce que, à ce moment, il ne s'agissait pas de regarder en arrière, mais d'aller en avant. (Très-bien ! très-bien ! et applaudissements à droite.)

Oui, je me souvenais en ce moment de ce qui s'était passé en 1867, lorsque la question du Luxembourg s'est posée, et que nous l'avons conciliée et éteinte par un congrès européen. Je me souvenais, à propos de la guerre d'Espagne, que c'était une tentative vaine que de vouloir imposer à un pays un souverain étranger, et que le prince de Hohenzollern pouvait aller en Espagne.

M. GAMBETTA. Je demande la parole.

M. ROUCHER... mais qu'à un jour donné il serait obligé de la quitter. Les choses se sont vérifiées, lorsque le roi Amédée a dû quitter le trône et rentrer en Italie.

Et maintenant vous vous croyez le droit d'attaquer avec tant de vivacité le passé de l'Empire, que vous connaissez peu...

*Plusieurs membres à gauche.* Nous ne le connaissons que trop.

M. ROUCHER... dont vous déniez la puissance, la grandeur. Laissez-moi dire ce que vous avez fait !

Oui, il y a eu un moment désastreux dans ce pays ; il y a eu un moment où la victoire a déserté nos drapeaux, où la résignation a été un devoir patriotique, où il fallait faire comme on avait fait à Solferino, après la victoire de nos armes contre l'Autriche, comme on avait fait précédemment à Sébastopol, lorsque la Russie vaincue traitait, attendant des temps meilleurs et la fortune que nous voyons se développer aujourd'hui ! (Vives marques d'assentiments à droite et applaudissements.)

Et vous, qu'avez-vous fait ! Sans armées, sans puissance, sans troupes... (Interruption à gauche), pour faire ce que vous avez appelé "sauver l'honneur de la France" (Rumeurs sur les mêmes bancs.)... Vous avez livré votre patrie.

M. BAMBERGER, *avec vivacité*. Je demande la parole.

M. ROUCHER. Oh ! vous êtes dans votre droit !

Vous avez livré votre nation, à Orléans, dans l'Ouest, dans l'Est, dans le Nord... *Voix à gauche.* Et Bazaine !

M. ROUCHER... dans des combats inégaux dans lesquels les forces du pays devaient